

Notre Bruxelles oublié

Jean d'Osta

12. Les kiosques du tram 11

Habitué que nous sommes aux exécutions musicales parfaites que nous débitent sans bavures les disques, les enregistreurs, la radio et la TV, nous n'avons plus guère l'occasion d'entendre les musiciens qui accordent leurs instruments avant le concert. Cacophonie, direz-vous ! Peut-être, mais j'ai toujours aimé l'instant de ces étranges sonorités préliminaires. Non point que j'affectionne la musique atonale ou abstraite. Simplement, je ressens un petit bonheur à l'annonce que quelque chose va commencer, quelque chose de beau que j'attendais. « Les prémices de l'amour sont plus délicieuses que l'amour lui-même », a dit Victor Hugo, qui s'y connaissait. Oserais-je dire que les prémices d'un concert me sont plus délicieuses que le concert lui-même ?



Le kioske du Square Brugmann (alias Marlow)

Dans mon enfance sans radio, la seule musique qui m'ait été donnée était celle que répandait, les dimanches après-midi, le kiosque du square Brugmann, proche de ma maison (Ce square a reçu plus tard le nom du bon docteur qui y habitait, Georges Marlow, médecin des pauvres, poète et académicien, et le kiosque a été démoli il y a longtemps).

La petite promenade dominicale que je faisais avec ma mère se terminait généralement «au kiosque ». Nous y arrivions bien avant l'heure du concert, afin

d'avoir une bonne place. Ma mère louait une chaise de fer pliante, pour elle ; quant à moi, elle me donnait à choisir entre une chaise et un cornet de crème glacée. La petite charrette blanche et tentatrice d'Alberto-Vanille-Panaché étant toujours de la partie (car les Italiens aiment la musique), mon choix était rapide : je léchais ma glace debout et ensuite je m'asseyais sur les genoux maternels.

L'attente du concert était parfois un peu longue ; mais je regardais avec intérêt l'arrivée de chaque musicien, qui s'installait, compulsait ses partitions, lissait sa moustache, se mouchait et retirait précautionneusement d'un étui le violon, la flûte ou le hautbois prometteurs d'enchantements.

Lorsque les archets se mettaient à chercher le la et figurer leur gamme, c'était pour moi le grand moment ; mon cœur battait plus vite : d'un instant à l'autre, j'allais être emporté par le charme hebdomadaire...

Quels étaient mes morceaux favoris ? Je n'en sais plus rien. Peut-être la grande valse du Faust de Gounod ? L'ouverture de L'Italienne à Alger de Rossini ? La marche d'Aïda ? La Sérénade de Tosselli ? Le Ballet égyptien de Luigini ? Rose-Mousse ? Espana ? Ou aussi cette Madelon de la Victoire qui avait toujours beaucoup de succès en ces temps patriotiques de l'après-guerre ? N'importe ! Le kiosque du square Brugmann m'a donné de bien beaux dimanches d'été.

Mais ses années étaient comptées. Il advint qu'il resta désert. La rouille et la mélancolie s'emparèrent de lui.

Cependant je ne fus pas privé entièrement de musique. Il y avait d'autres kiosques, notamment celui de la place Liedts à Schaerbeek. Comme j'étais devenu « un grand garçon » — onze ou douze ans, je crois — on me permit de temps en temps d'aller tout seul à la place Liedts, grâce au tram 11 qui reliait directement Uccle à Schaerbeek.



Le kiosque de la Place Liedts

Ma mère me conduisait jusqu'au lieu de départ de la ligne 11, avenue Brugmann, près du Globe. Les tramways ne faisaient pas encore « la boucle » place Emile Danco : ils rebroussaient simplement chemin ; l'avant devenait l'arrière, le conducteur retirait ses manivelles et les replaçait à l'autre bout du véhicule. Quant au receveur, il transformait la « première classe » (moitié arrière de la voiture) en deuxième classe (moitié avant) : pour ce faire, il enlevait les longs coussins de velours rouge qui recouvraient les deux banquettes de bois longitudinales, de cinq places chacune, et il allait les déposer sur les banquettes nues de l'autre compartiment, lequel était ainsi promu de la seconde à la première classe.

Le dimanche, le tram 11 comportait souvent deux voitures, car les citadins étaient nombreux qui allaient en excursion à Uccle. La manœuvre de rebroussement était alors plus compliquée : on détachait la remorque ; elle restait sur place ; la motrice empruntait, grâce à de savants aiguillages, la voie parallèle puis venait se placer à l'autre bout de la remorque, qu'elle réaccrochait et qu'elle reprenait avec elle sur la voie de droite, en partance vers la ville. Bien entendu, les coussins rouges de la remorque étaient également transportés de l'ancien arrière au nouvel arrière, car la première classe devait toujours être à l'arrière (afin d'être moins exposée que la seconde classe, en cas de collision ou de rupture de frein.)

Quant aux remorques dites « balladeuses ouvertes », utilisées seulement durant les fortes chaleurs, elles ne possédaient aucun coussin ; cependant, les sièges de bois situés au centre de la voiture étaient désignés comme « première classe » et coûtaient de ce chef dix centimes de plus.

Dix centimes, ce n'était pas rien en 1920. Le prix de deux gros caramels. Aussi je voyageais évidemment en seconde.

D'ailleurs, je méprisais les places assises. Mon poste favori était à côté du conducteur, d'où je pouvais le mieux examiner le spectacle mouvant de la ville.

Ah ! Quels mémorables voyages j'ai faits sur le tram 11, tout seul, librement, comme un grand !

La longue montée de l'avenue Brugmann, sous les larges marronniers, était plutôt lente. Le moteur peinait. Et il n'était pas rare de voir quelqu'un courir à côté du tram, entre deux arrêts, et sauter sur la plate-forme (les portières ne datent que de 1948). On voyait aussi très souvent quelque jeune voyageur descendre prestement du tram en marche au moment où le receveur allait s'approcher pour réclamer paiement.

Mais la descente de la place Vanderkindere à la place Stéphanie était rapide. A mon poste de pointe, je me grisais de vitesse et je comptais toutes les charrettes et carrioles que « je » dépassais. Il y avait aussi quelques limousines à moteur, qui roulaient parfois aussi vite que mon tram et qui le dépassaient même aux arrêts (par la gauche, car le tram longeait le trottoir de droite, au lieu de rouler au milieu de la chaussée comme aujourd'hui) Je reconnaissais la marque de ces automobiles rien qu'à leur silhouette : De Dion-Bouton, Nagant, Métallurgique, Impéria, Minerva, F.N., Overland, Fiat, Citroën, Ford, Panhard-Levassor, Amilcar, Hispano-Suiza, etc.

A l'avenue de la Toison d'Or, le tram roulait près de la voie cyclable, toujours encombrée le dimanche ; l'allée cavalière n'était pas très fréquentée ; mais elle

l'était tout de même suffisamment pour que quelque ramasseur de crottin y officiât, muni d'un seau galvanisé et d'une petite pelle, sous les regards sévères ou amusés de très nombreuses familles endimanchées qui faisaient leur promenade entre les rangées d'arbres majestueux. A la Porte de Namur, des gamins gambadaient et s'éclaboussaient autour des vasques de la grande fontaine De Brouckère.

Le tram 11 passait ensuite devant le palais du Roi, après avoir descendu sa « flèche » et enfoncé une prise de courant souterraine, en forme de herse, dans un caniveau pratiqué sous l'interstice d'un rail spécial. (Les fils aériens étaient interdits dans les artères aristocratiques et celles où devaient passer des cortèges, des processions, des revues militaires ; la rue Royale, elle aussi, était donc dépourvue de fils électriques et de pylônes utilitaires.)

A la place du Congrès, tous les voyageurs masculins enlevaient leur chapeau : personne n'aurait voulu ni osé s'abstenir de saluer ainsi le Soldat Inconnu qu'on venait d'enterrer là. Rappelons qu'à cette époque les hommes portaient tous un couvre-chef : les ouvriers une casquette, les « messieurs » un chapeau de feutre l'hiver, de paille l'été (panama ou canotier). Moi, j'avais droit à un béret plat à ruban, ou bien à un chapeau de paille souple à larges bords, selon la saison.

Le kiosque de la place Liedts était plus haut et plus exigu que celui d'Uccle ; mais il faisait beaucoup plus de bruit : les instruments à cordes en étaient bannis ; ce n'étaient là que trompettes, bugles, cornets, saxos, trombones, cors, clairons et **schoeuifrompettes** aux sons éclatants, qui dominaient aisément le vacarme des nombreux trams qui se croisaient en actionnant leur sonnette avertisseuse, parmi les coups de trompe ou de klaxon que les autos devaient réglementairement faire retentir à chaque carrefour.

Souvent, avant la fin du concert, je me sentais fatigué de rester debout (car il n'y avait pas de chaises) et j'allais fièrement m'asseoir à la terrasse d'un des nombreux estaminets de la place, — généralement au Café de l'Amitié qui se trouvait un peu trop loin du kiosque mais où la limonade ne coûtait que 40 centimes (plus 5 centimes de pourboire) et était servie comme je l'aimais, spitante dans sa petite bouteille fermée au moyen d'une bille intérieure qu'il fallait enfoncer.

Le kiosque de la place Liedts a subsisté jusque dans les années trente ; mais je ne lui suis pas resté fidèle très longtemps : je lui ai préféré celui de la place Sainte-Croix (actuelle place Flagey), bien que pour m'y rendre je dusse faire à pied une partie du trajet, par les rues du Bailli et Lesbroussart, après avoir quitté mon tram 11 au carrefour que l'on nomme aujourd'hui Paul Janson. Certes, j'aurais pu prendre un billet « correspondance » me permettant d'emprunter ensuite le 81 ou le 83. Mais une correspondance coûtait 15 centimes de plus qu'un « direct ». Et 15 centimes pour un voyage de trois arrêts seulement, c'était absolument abusif. Mon brave « 11 » me suffisait.



Le kioske de la Place Sainte-Croix (alias Flagey)

Aussi bien, la place Sainte-Croix n'eut qu'un rôle très fugace dans mes ferveurs musicales. A quatorze ans, j'en vins à ne plus m'intéresser qu'à une seule sorte de musique, celle que diffusait l'antenne de la rue de Stassart. Et mon rêve était de me construire un poste de téléphonie sans fil, à détecteur de galène.

Mais ceci est une autre histoire (dont je raconte plus loin les multiples rebondissements). **(voir le N°13 – Ici, Radio-Belgique, 34, rue de Stassart)**

De toute façon, l'ère des beaux kiosques à musique touchait à sa fin. Il en existait une quinzaine dans l'agglomération. On les a démolis l'un après l'autre : les Bruxellois avaient trouvé d'autres plaisirs dominicaux. Moi aussi.

Mais aujourd'hui, après tant d'années, je ne puis revoir le square Marlow sans ressentir la nostalgie de son kiosque et de ses flonflons d'un autre âge. Et j'attends en vain le doux et cacophonique prélude des violons qu'on accorde...

Jean d'Osta

**Copyright 1977 by Rossel Edition. Tous droits réservés.
Imprimé en Belgique sur les presses de l'Imprimerie Rossel.
Numéro de dépôt légal: D77/1740/30**